Chico Buarque

Quand je sortirai d'ici

folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Chico Buarque

Quand je sortirai d'ici

Traduit du portugais (Brésil)
par Geneviève Leibrich

Gallimard

MINISTÉRIO DA CULTURA
Fundação BIBLIOTECA NACIONAL

Obra publicada com o apoio do ministério da Cultura do Brasil /
Fundação Biblioteca Nacional
Ouvrage publié avec le soutien du ministère de la Culture du Brésil /
Fundação Biblioteca Nacional

Titre original :

LEITE DERRAMADO

© Chico Buarque, 2009.
First published in Brazil by Editora Companhia das Letras
as Leite Derramado.
© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

Extrait de la publication

Chico Buarque est né à Rio de Janeiro en 1944. Auteur, compositeur et interprète émérite, il a fait partie des initiateurs de la Música Popular Brasileira (MPB). Artiste engagé contre le régime dictatorial, il a collaboré avec Gilberto Gil, Antônio Carlos Jobim, Vinícius de Moraes, et bien d'autres. Au début des années quatre-vingt-dix, il se lance dans l'écriture. On lui doit notamment *Budapest*, son troisième roman, qui a connu un succès exceptionnel au Brésil et *Quand je sortirai d'ici*.

Extrait de la publication

1

Quand je sortirai d'ici, nous nous marierons dans la ferme de mon enfance heureuse, là-bas, au pied de la montagne. Tu porteras la robe et le voile de ma mère et je ne dis pas ça parce que je suis sentimental, ni à cause de la morphine. Tu disposeras des dentelles, des cristaux, de la vaisselle, des bijoux et du nom de ma famille. Tu donneras des ordres aux domestiques, tu monteras le cheval de mon ex-femme. Et si l'électricité n'a pas encore été installée dans la ferme, je me procurerai un générateur pour que tu puisses regarder la télévision. Tu auras aussi la climatisation dans toutes les pièces de la maison, parce que aujourd'hui dans la plaine au milieu des montagnes il fait très chaud. Je ne sais pas s'il en a toujours été ainsi, si mes ancêtres suaient sous tant de vêtements. Ma femme, elle, transpirait pas mal, mais elle était déjà de la nouvelle génération et n'avait pas l'austérité de ma mère. Ma femme aimait le soleil, elle revenait toujours en feu de ses après-midi sur la plage de Copacabana. Quoi qu'il en soit notre chalet à Copacabana a

Extrait de la publication

déjà été démoli et de toute façon je ne vivrais pas avec toi dans la maison d'un autre mariage, nous habiterons dans la ferme au pied de la montagne. Nous nous marierons dans la chapelle consacrée par le cardinal archevêque de Rio de Janeiro en mille huit cent et quelques. Dans cette ferme, tu t'occuperas de moi et de personne d'autre, de telle sorte que je recouvrerai complètement la santé. Et nous planterons des arbres et nous écrirons des livres et, si Dieu le veut, nous élèverons encore des enfants sur les terres de mon grand-père. Mais si tu n'aimes pas le bas de la montagne à cause des grenouilles et des insectes, ou de l'éloignement ou pour toute autre raison, nous pourrions vivre à Botafogo, dans la grande demeure construite par mon père. Il y a là-bas des chambres immenses, des salles de bains en marbre avec des bidets, plusieurs salons avec des miroirs vénitiens, des statues, une hauteur sous plafond monumentale et des tuiles en ardoise importées de France. Il y a des palmiers, des avocatiers et des badamiers dans le jardin, qui est devenu un parking après que l'ambassade du Danemark a été transférée à Brasília. Les Danois m'ont acheté la grande demeure pour un prix dérisoire à cause des arnaques de mon gendre. Mais si demain je vendais la ferme qui a deux cents *alqueires* de terres cultivables et de pâturages traversés par une rivière d'eau potable, je pourrais peut-être récupérer la grande demeure de Botafogo et restaurer les meubles en acajou et faire accorder le piano Pleyel de ma mère. J'aurais de quoi m'occuper pendant des

Extrait de la publication

années d'affilée et, au cas où tu souhaiterais continuer à exercer ta profession, tu pourrais aller au travail à pied car le quartier foisonne d'hôpitaux et de cabinets médicaux. D'ailleurs, surplombant notre terrain, un centre médical de dix-huit étages a été édifié, et sur ces entrefaites je viens de me souvenir que la grande demeure n'existe plus. Et je crois même que la ferme au bas de la montagne a été expropriée en 1947 afin d'y faire passer la route. Je pense à haute voix pour que tu m'écoutes. Et je parle lentement, comme si j'écrivais, pour que tu transcrives mes paroles sans avoir besoin d'être dactylo, tu me suis ? Le téléfilm est fini, le journal télévisé, le film, aussi je ne sais pas pourquoi la télévision reste branchée alors qu'il n'y a plus de transmission. Ça doit être pour que le bruit de stries de l'écran couvre ma voix et que je ne dérange pas les autres patients avec mes bavardages. Mais ici il n'y a que des hommes adultes, presque tous à moitié sourds, s'il y avait des dames âgées dans la salle je serais plus discret. Par exemple, je ne parlerais jamais des petites putes qui s'accroupissaient en gloussant quand mon père leur lançait des pièces de cinq francs dans sa suite au Ritz. Mon père, l'air très sérieux, pendant que les cocottes nues, en posture de crapaud, s'évertuaient à saisir les pièces sur le tapis sans se servir de leurs doigts. Il ordonnait à la championne de descendre avec moi dans ma chambre et, de retour au Brésil, il affirmait à ma mère que je faisais des progrès dans la langue du pays. Chez nous, comme

Extrait de la publication

dans toutes les bonnes maisons, en présence des domestiques les affaires de famille se traitaient en français, encore que pour maman, même me demander de lui passer la salière fût une affaire de famille. Et de surcroît, elle parlait en métaphores car en ce temps-là la moindre petite infirmière possédait des rudiments de français. Mais aujourd'hui tu n'es pas d'humeur à bavarder, tu es revenue de mauvaise humeur, tu vas m'administrer ma piqûre. Le somnifère n'a plus d'effet immédiat et je sais déjà que le chemin menant au sommeil est comme un corridor rempli de pensées. J'entends des bruits de gens, de viscères, un type entubé émet des sons rocailleux, il veut peut-être me dire quelque chose. Le médecin de garde va entrer en vitesse, il prendra mon pouls, m'adressera sans doute quelques mots. Un prêtre viendra visiter les malades, il prononcera tout bas des paroles en latin, mais sûrement pas à moi. Une sirène dans la rue, un téléphone, des pas, une atmosphère d'attente m'empêche toujours de sombrer dans le sommeil. C'est la main qui m'agrippe par mes rares cheveux. Jusqu'à ce que je frappe à la porte d'une pensée vide qui m'entraînera vers les profondeurs où je rêve d'habitude en noir et blanc.

Extrait de la publication

2

Je ne sais pas pourquoi vous ne soulagez pas ma douleur. Tous les jours vous relevez le store avec brutalité et vous jetez le soleil sur mon visage. Je ne sais pas quel plaisir vous pouvez prendre à mes grimaces, je me sens transpercé chaque fois que je respire. Parfois j'aspire profondément et je remplis mes poumons d'un air insupportable pour avoir quelques secondes de répit, expulsant la douleur. Mais bien avant la maladie et la vieillesse, peut-être ma vie était-elle déjà un peu ainsi, une petite douleur ennuyeuse qui m'assaillait sans cesse et, soudain, une dérouillée atroce. Quand j'ai perdu ma femme, ça a été affreux. Et tout ce dont je me souviendrai maintenant me fera mal, la mémoire est une vaste blessure. Mais malgré ça vous ne me donnez pas de médicaments, vous êtes vraiment inhumaine. Je pense que vous n'êtes même pas infirmière. Je ne vous ai jamais vue par ici. Ah, bien sûr, tu es ma fille, tu étais à contre-jour, donne-moi un baiser. J'allais d'ailleurs te téléphoner pour que tu me tiennes compagnie, que

Extrait de la publication

tu me lises des journaux, des romans russes. La télévision est branchée en permanence toute la journée, les gens ici ne sont pas sociables. Je ne me plains de rien, ce serait de l'ingratitude à ton égard et à l'égard de ton fils. Mais si le grand gaillard est si riche que ça, je ne sais pas pourquoi diable il ne m'interne pas dans une maison de santé traditionnelle, dirigée par des religieuses. J'aurais pu financer moi-même le voyage et le traitement à l'étranger si ton mari ne m'avait pas ruiné. J'aurais pu m'installer à l'étranger, passer le reste de mes jours à Paris. Si l'envie m'en prenait, je pourrais mourir dans le lit du Ritz où j'ai dormi enfant. Car pendant les vacances d'été ton grand-père, mon père, m'emmenait toujours en Europe en bateau à vapeur. Plus tard, chaque fois que j'en apercevais un au large, en route pour l'Argentine, j'appelais ta mère et je le lui montrais : voilà l'*Arlanza* ! le *Cap Polonio* ! le *Lutétia* ! Je lui racontais fièrement à quoi ressemblait un transatlantique à l'intérieur. Ta mère n'avait jamais vu un navire de près, après son mariage elle ne sortait guère de Copacabana. Et quand je lui ai annoncé que nous irions bientôt sur le quai au port pour rencontrer l'ingénieur français, elle s'était fait prier. Parce que tu venais juste de naître et qu'elle ne pouvait laisser le bébé, et patati, et patata, mais elle a aussitôt pris le tram pour se rendre en ville et se faire couper les cheveux à la garçonne. Le jour dit, elle avait revêtu, comme elle croyait que c'était de bon ton, une robe en satin orange avec un turban de feutre encore plus orange. Je lui

Extrait de la publication

avais déjà suggéré de garder ce luxe pour le mois suivant, lors du départ du Français, quand nous pourrions monter à bord pour un vin d'honneur. Mais elle était si impatiente qu'elle avait été prête avant moi et m'attendait debout sur le pas de la porte. Elle semblait dressée sur la pointe des pieds dans ses chaussures à talons et elle était très empourprée ou s'était mis trop de rouge. Et quand j'ai vu ta mère dans cet état, je lui ai dit, toi tu n'iras pas. Pourquoi, a-t-elle demandé avec un filet de voix et je ne lui ai pas donné d'explications, j'ai saisi mon chapeau et je suis parti. Je n'ai même pas pris le temps de me demander d'où me venait cette colère subite, j'ai seulement senti que la colère aveugle que m'avait causée sa joie était de couleur orange. Et je vais cesser de bavarder car la douleur ne fait qu'empirer.

3

Cette femme qui est arrivée pour me voir, personne ne croit que c'est ma fille. Elle est devenue tordue comme ça et détraquée à cause de son fils. Ou de son petit-fils, maintenant je ne sais plus très bien si le gamin était mon petit-fils ou arrière-petit-fils ou quoi. À mesure que le temps futur rétrécit, les personnes plus jeunes doivent s'empiler tant bien que mal dans un recoin de ma tête. En compensation, pour le passé j'ai un salon de plus en plus spacieux, où tiennent aisément mes parents, grands-parents, cousins éloignés et camarades de faculté que j'avais déjà oubliés, avec leurs salons respectifs remplis de parents et parents par alliance et de pique-assiette avec leurs maîtresses, plus les souvenirs de tous ces gens-là, jusqu'à l'époque de Napoléon. Rends-toi compte, en ce moment je te regarde, toi qui as été si gentille avec moi toute la soirée, et ça me gêne de te redemander ton nom. En revanche, je me souviens de chaque poil de la barbe de mon grand-père, que je ne connais que d'après un portrait à l'huile. Et du

Extrait de la publication

carnet qui doit se trouver par là sur la commode ou sur la table de chevet de ma mère, demande à la femme de ménage. Il s'agit d'un petit livret avec une série de photos presque identiques qui, lorsqu'on les feuillette délicatement, donnent l'illusion d'un mouvement, comme au cinéma. Elles montrent mon grand-père marchant à Londres et quand j'étais petit j'aimais feuilleter ces photos d'arrière en avant, pour faire reculer le vieillard. C'est à ces vieilles gens que je rêve, quand tu m'apprêtes pour dormir. Quant à moi, je rêverais bien de toi dans toutes les couleurs, mais mes rêves sont comme le cinéma muet dont les acteurs sont déjà morts depuis belle lurette. Dernièrement, je suis allé chercher mes parents dans le parc des balançoires, parce que dans mon rêve ils étaient mes enfants. Je suis allé leur annoncer la bonne nouvelle que mon grand-père nouveau-né serait circoncis car soudain il était devenu juif. De Botafogo, le rêve s'est déplacé dans la ferme au pied de la montagne où nous avons découvert mon grand-père avec une barbe et des favoris blancs en train de marcher vêtu d'un frac devant le Parlement anglais. Il avançait d'un pas rapide et saccadé, comme s'il avait des jambes mécaniques, dix mètres en avant, dix mètres en arrière, comme dans le livret. Mon grand-père fut un personnage au temps de l'Empire, grand maître d'une loge maçonnique et abolitionniste radical, il voulait renvoyer tous les Noirs brésiliens en Afrique, mais son projet a échoué. Ses propres esclaves, une fois affranchis, choisirent de rester dans

ses propriétés. Il possédait des plantations de cacao à Bahia, de café à São Paulo, il a fait fortune, il est mort en exil et il est enterré au cimetière familial dans la ferme au pied de la montagne, avec sa chapelle bénie par le cardinal archevêque de Rio de Janeiro. Son ex-esclave le plus proche, Balbino, fidèle comme un chien, est assis à tout jamais sur sa tombe. Si tu appelles un taxi, je peux te montrer la ferme, la chapelle et le mausolée.

Extrait de la publication

4

Avant de montrer à quelqu'un ce que je te dicte, rends-moi le service de soumettre le texte à un grammairien, afin que tes fautes d'orthographe ne me soient pas attribuées. Et n'oublie pas que mon nom de famille est Assumpção et non Assunção, comme on l'écrit généralement et comme il figure peut-être même sur le registre de l'hôpital. Assunção, dans cette forme plus populaire, est le surnom adopté par l'esclave Balbino, comme s'il demandait la permission d'entrer sans souliers dans la famille. Ce qui est curieux c'est que son fils, lui aussi Balbino, fut le palefrenier de mon père. Et son fils à lui, Balbino Assunção Neto, un Noir assez replet, fut mon ami d'enfance. Il m'apprit à lancer des cerfs-volants, à confectionner des pièges pour attraper des petits oiseaux, j'étais fasciné par ses jongleries avec une orange entre les pieds, à une époque où on ne parlait pas encore de football. Mais quand je suis entré au lycée, mes séjours à la ferme se sont raréfiés, Balbino a grandi sans aller à l'école et notre affinité s'est évanouie. Je

Extrait de la publication

ne le retrouvais qu'aux vacances de juillet et je lui demandais parfois un service sans nécessité, davantage pour lui faire plaisir car il était d'un naturel serviable. Quelquefois aussi, je le faisais venir pour qu'il soit à ma disposition car le calme dans la ferme m'ennuyait, en ce temps-là j'étais rapide et le temps se traînait. D'où l'éternelle impatience, et j'adore voir tes yeux de jeune fille parcourir l'infirmerie : moi, la montre, la télévision, le téléphone portable, moi, le lit du tétraplégique, le sérum, la sonde, le vieux avec l'Alzheimer, le portable, la télévision, moi, de nouveau la montre et tout ça en moins d'une minute. Je trouve de même délicieux les moments où tu oublies tes yeux sur les miens, pour penser au jeune premier du téléfilm, aux messages sur ton portable, à tes règles en retard. Tu me regardes comme je regardais un crapaud à la ferme, immobile pendant des heures, les yeux rivés sur le vieux crapaud, afin de pouvoir changer de pensées. Il y eut une période, pour que tu te fasses une idée, où je m'étais mis dans la tête que je devais enculer Balbino. J'avais dix-sept ans, peut-être dix-huit, ce qui est sûr c'est que je connaissais déjà la femme, y compris les Françaises. Par conséquent je n'avais pas besoin de ça, mais sans rime ni raison j'avais décidé d'enculer Balbino. Je lui demandais donc d'aller cueillir une mangue, mais une mangue bien précise, qui n'était même pas mûre, tout en haut de l'arbre. Balbino m'obéissait aussitôt et ses grands pas de branche en branche commençaient effectivement à m'exciter. Il était sur le point d'at-

Extrait de la publication

teindre cette fameuse mangue et je lui criais un contrordre, non, pas celle-là, celle là-bas, plus haut. Je pris goût à la chose, pas un jour ne passait sans que j'envoie Balbino grimper plusieurs fois dans les manguiers. Et je le soupçonnais déjà de se déplacer là-haut avec des arrière-pensées malicieuses car ensuite il avait une façon assez féminine de se baisser en joignant les genoux pour ramasser les mangues que je jetais par terre. Pour moi il était clair que Balbino avait envie que je l'encule. Il ne me manquait plus que l'audace pour l'attaque finale et j'allais jusqu'à me répéter des conversations de tradition seigneuriale sur le droit de cuissage, des raisonnements bien au-dessus de son entendement, car il aurait sûrement cédé sans faire d'histoires. Mais heureusement il se trouva qu'à cette même époque je fis la connaissance de Matilde et j'éliminai cette sottise de ma tête. En tout cas je peux affirmer que ma fréquentation de Balbino a fait de moi un adulte sans préjugés de couleur. En cela je ne tiens pas de mon père, qui n'appréciait que les blondes et les rousses, de préférence couvertes de taches de son. Ni de ma mère qui, en me voyant conter fleurette à Matilde, me demanda tout de go si par hasard le corps de cette fille ne dégageait pas une odeur. Simplement parce que Matilde avait la peau presque café au lait, c'était la plus foncée de toutes les filles de la Congrégation de Marie qui avaient chanté à la messe pour mon père. Je l'avais déjà aperçue du coin de l'œil plusieurs fois à la sortie de la

messe de onze heures, là même, dans l'église de la Candelária. À vrai dire, je n'avais jamais pu observer cette fille à loisir car elle ne tenait pas en place, elle parlait, tournicotait, disparaissait au milieu de ses amies, secouant ses cheveux noirs bouclés. Elle sortait de l'église comme si elle sortait du cinéma Pathé où à l'époque on passait des films d'aventures américains. Mais maintenant, au moment où l'orgue jouait l'introduction à l'offertoire, mes yeux sont tombés sans le vouloir sur elle, je les ai détournés, puis je l'ai regardée de nouveau et je n'ai plus pu la lâcher. Car ainsi en suspens et les cheveux attachés, elle était encore plus intensément elle-même, dans son balancement discret, son tumulte intérieur, ses gestes et son rire enfermés à l'intérieur, à tout jamais, hélas. Alors, je ne sais comment, en pleine église, je fus pris d'une folle envie de connaître sa chaleur. J'imaginai que la serrer dans mes bras à l'improviste, pour qu'elle palpite et se débatte contre ma poitrine, serait comme étouffer entre mes mains le petit oiseau capturé dans mon enfance. J'étais en train de caresser ces fantaisies profanes lorsque ma mère me prit par le bras pour aller communier. J'hésitai, traînai un peu des pieds, je ne me sentais pas digne du sacrement, mais le refuser à la vue de tous aurait été un manque de respect. Avec une certaine peur de l'enfer, j'allai finalement m'agenouiller au pied de l'autel et je fermai les yeux pour recevoir l'hostie sacrée. Quand je les rouvris, Matilde se tournait vers moi et souriait, assise à l'orgue qui

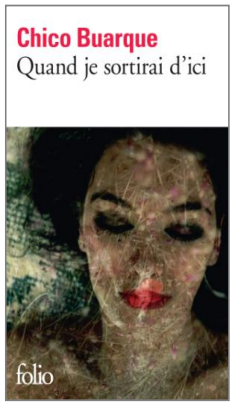
Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

QUAND JE SORTIRAI D'ICI, 2012 (Folio n° 5596)
BUDAPEST, 2005 (Folio n° 4452)
COURT-CIRCUIT, 1997
EMBROUILLES, 1992 (Folio n° 2807)

Extrait de la publication



Quand je sortirai d'ici Chico Buarque

Cette édition électronique du livre
Quand je sortirai d'ici de Chico Buarque
a été réalisée le 05 juin 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070451999 - Numéro d'édition : 250129).
Code Sodis : N54868 - ISBN : 9782072485695
Numéro d'édition : 250131.

Extrait de la publication